



CHARLAINE HARRIS

LILY BARD 2

Fin d'un champion



LILY BARD – 2

Fin d'un champion

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LA COMMUNAUTÉ DU SUD

- 1. Quand le danger rôde*
- 2. Disparition à Dallas*
- 3. Mortel corps à corps*
- 4. Les sorcières de Shreveport*
- 5. La morsure de la panthère*
- 6. La reine des vampires*
- 7. La conspiration*
- 8. Pire que la mort*
- 9. Bel et bien mort*
- 10. Une mort certaine*
- 11. Mort de peur*

SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : INTERLUDE MORTEL

LES MYSTÈRES DE HARPER CONNELLY

- 1. Murmures d'outre-tombe*
- 2. Pièges d'outre-tombe*
- 3. Frissons d'outre-tombe*
- 4. Secrets d'outre-tombe*

LILY BARD

- 1. Meurtre à Shakespeare*

Charlaine Harris

LILY BARD – 2

Fin d'un champion

Traduit de l'américain par Tiphaine Scheuer



Titre original :
SHAESPEARE'S CHAMPION

Éditeur original :
St. Martin's Press

© 1997 by Charlaine Harris

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2012

Prologue

L'homme allongé sur le banc matelassé s'entraînait depuis deux heures et dégoulinait de sueur. Ses cheveux blonds et courts étaient collés sur son front, et son corps sculpté brillait. Des auréoles sombres apparaissaient sous les aisselles de son sweat-shirt, dont la couleur bleue d'origine était totalement délavée. Nous étions en octobre, mais il avait un bronzage éclatant. Il mesurait exactement 1,78 mètre pour 79 kilos, deux faits qui avaient une importance cruciale pour son régime.

Les autres membres de la salle de sport Body Time étaient rentrés chez eux environ une heure plus tôt, dès la fermeture officielle, laissant cet être consciencieux et privilégié, Del Packard, à sa vocation solitaire. Le binôme de Del arriva après leur départ, vêtu d'un antique pantalon de survêtement noir et d'un vieux sweat-shirt gris aux manches retroussées.

Del l'avait laissé entrer avec sa propre clé, que le propriétaire de la salle, Marshall Sedaka, lui avait lui-même prêtée. Del avait convaincu Marshall de lui procurer cette clé pour qu'il puisse s'entraîner chaque minute de liberté qu'il parvenait à quémander au boulot. La compétition avait lieu dans moins d'un mois.

— Bon, cette fois, je pense que je vais y arriver, déclara Del.

Il faisait une pause entre deux séries. La barre de musculation était posée sur le support au-dessus de sa tête.

— J'ai fini deuxième l'année dernière, mais je n'y avais pas consacré le même nombre d'heures que cette année ! Et j'ai travaillé mes postures tous les jours. Je me suis débarrassé de tous les poils de mon corps, et si tu crois que Lindy a supporté ça sans broncher, eh ben tu te trompes !

Son binôme se mit à rire.

— Tu veux un autre disque ?

— Ouais, répondit Del. Je veux faire une série de dix, d'accord ? Ne m'aide vraiment qu'en dernier recours.

Le binôme ajouta un disque de cinq kilos à chaque extrémité de la barre. Cette dernière supportait déjà un poids de 120 kilos.

Del resserra les bandes de Velcro de ses gants de sport et plia les doigts. Mais il s'attarda un instant de plus pour dire :

— Tu es déjà allé à la salle Marvel Gym ? C'est la plus grande que j'aie jamais vue.

— Non.

Le compagnon de Del ajusta à son tour ses gants de cuir noir. Les gants de musculation s'arrêtent au niveau des articulations et le tissu est rembourré au niveau des paumes. Le binôme de Del avait oublié les siens, avait-il expliqué, et récupéré une paire de gants normaux dans la boîte des objets trouvés. Il baissa avec désinvolture les manches de son sweat-shirt.

— Je peux bien te le dire, l'année dernière, j'étais plutôt nerveux. Il y avait des types dans la catégorie des poids moyens qui étaient gonflés comme des tanks et

qui s'entraînaient depuis qu'ils étaient en âge de marcher. Et leurs tenues ! Et puis il y avait moi, le petit gars du pays. Mais je me suis bien débrouillé, déclara Del en souriant fièrement. Cette année, je vais faire mieux. Et je suis le seul à m'être inscrit, à Shakespeare. Marshall a essayé de convaincre Lily Bard – tu la connais ? blonde ? qui parle pas des masses ? – de participer dans la catégorie féminine débutante, ou la catégorie libre, mais elle a répondu qu'elle avait pas l'intention de passer huit mois à faire de la gonflette pour se retrouver devant un groupe de gens qu'elle connaît pas, toute graissée comme un cochon. Eh bien, c'est un point de vue ! Moi, je prends ça comme un honneur de représenter Shakespeare à la compétition de Marvel Gym. Lily a une cage thoracique et des bras bien développés, mais elle est assez bizarre.

Del s'allongea sur le banc et leva les yeux vers son binôme qui, penché au-dessus de lui, avait nonchalamment posé ses mains gantées sur la barre. Il haussa les sourcils avec une expression interrogative.

— Tu te souviens que j'étais comme qui dirait inquiet après notre conversation, la semaine dernière ?

— Ouaip, répondit le binôme, un soupçon d'impatience dans la voix.

— Eh bien, M. Winthrop dit que tout va bien. N'en parle à personne.

— C'est un soulagement. Bon, tu vas la soulever ou te contenter de la regarder ?

Del hochait vivement sa tête blonde.

— D'accord, je suis prêt. Après cette série, j'arrête pour ce soir. Je suis sur les rotules.

Le binôme lui adressa un sourire. Avec un grognement, il souleva la barre, qui pesait désormais 130 kilos.

Il la positionna au-dessus des mains tendues de Del et commença à la baisser.

Juste au moment où les doigts de Del allaient se refermer sur elle, le binôme la tira légèrement vers lui pour la placer au-dessus du cou de Del. Avec une grande maîtrise, il la positionna exactement au niveau de sa pomme d'Adam.

Alors que Del ouvrait la bouche pour lui demander ce qui lui prenait, le binôme lâcha la barre.

Del agita convulsivement les mains pendant quelques secondes tandis que le poids lui écrasait la gorge, suffisamment pour faire sortir le sang de ses doigts, mais son compagnon s'accroupit et maintint la barre de chaque côté ; ses gants et son sweat-shirt le protégeaient des ongles de Del qui tentait frénétiquement de lui faire lâcher prise.

Très vite, Del s'immobilisa.

Le binôme examina attentivement ses gants. Sous la lumière des plafonniers, ils lui semblèrent en bon état. Il les jeta de nouveau dans la boîte des objets trouvés. Del avait laissé sa clé sur le comptoir et le binôme s'en servit pour ouvrir la porte d'entrée. À mi-chemin de la sortie, il fit une pause. Ses genoux tremblaient. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire de la clé et personne n'avait pensé à le lui dire. S'il la remettait dans la poche de Del, il allait devoir laisser la porte déverrouillée. Cela aurait-il l'air suspect ? Mais s'il l'emportait pour fermer la porte de l'extérieur, cela ne prouverait-il pas à la police que Del avait été accompagné ? Toute cette mission était plus épouvantable et plus compliquée qu'il ne l'avait imaginé. Mais il pouvait gérer, se rassura-t-il. C'est le patron qui l'avait dit. Il était solide et loyal.

Avec hésitation, le binôme revint sur ses pas. Le visage déformé par une moue de dégoût, il fourra la clé

dans la poche du short de Del et effaça ses empreintes avec le tissu. Il s'éloigna de la silhouette immobile sur le banc avant de sortir à la hâte, courant presque. Il éteignit la lumière d'un geste machinal sur le chemin du retour. Après avoir regardé autour de lui, il rejoignit au pas de course le coin du parking plongé dans l'ombre où l'attendait son pick-up, bien dissimulé derrière un bosquet de myrtes.

Sur la route qui le ramenait chez lui, il se demanda soudain s'il allait enfin pouvoir sortir avec Lindy Roland.

Chapitre 1

Je grommelai dans ma barbe en sortant de ma Skylark, les clés de Marshall cliquetant dans ma main. Étant donné que je gagnais ma vie en rendant service aux gens, ça ne me semblait pas juste d'en rendre un gratuitement de si bon matin.

Mais cet automne, une épidémie de grippe balayait Shakespeare. Elle s'était introduite chez Body Time dans le corps de mon ami Raphael Roundtree. Raphael avait toussé et éternué dans la salle de karaté après s'être entraîné dans la salle de musculation, distribuant ainsi soigneusement le virus à presque toute la clientèle de Body Time, à l'exception de la classe d'aérobic.

Et moi. Les virus semblent être incapables de survivre dans mon organisme.

Quand j'étais passée à la maison que louait Marshall Sedaka plus tôt ce matin, celui-ci en était au stade de la grippe où son plus cher désir consistait à rester seul dans sa détresse. Avec une telle constitution et une telle santé, Marshall vivait la maladie comme une insulte et faisait un patient épouvantable ; il était suffisamment vaniteux pour me détester de l'avoir vu

vomir. Il m'avait donc fourré les clés de Body Time dans la main, avait claqué la porte et crié de l'intérieur :

— Va ouvrir ! Tanya viendra après son premier cours si je ne trouve personne d'autre !

Je m'étais retrouvée, bouche bée, des clés plein la main.

C'était mon jour de ménage chez les Drinkwater. Je devais y être entre 8 heures et 8 h 15, heure à laquelle les Drinkwater partaient travailler. Il était 7 heures. Tanya, une étudiante inscrite à la branche de l'Université de l'Arkansas à Montrose, allait finir son premier cours à 9 heures. Elle arriverait donc aux alentours de 9 h 40.

Marshall était parfois mon amant, mais aussi parfois mon partenaire d'entraînement ; et il était toujours mon *sensei*, mon professeur de karaté.

Je soufflai légèrement pour ébouriffer les boucles qui tombaient sur mon front et me rendis en voiture chez Body Time. J'avais décidé que je me contenterais de déverrouiller les portes et de partir. C'étaient les mêmes personnes qui venaient chaque matin et on pouvait leur faire confiance pour les laisser s'entraîner toutes seules. La plupart du temps, je faisais moi-même partie de ces personnes.

Quand Marshall m'avait lancé cet appel à l'aide presque incohérent, j'étais en train de m'habiller pour aller à la gym, je portais donc ma tenue d'entraînement. Je pouvais aller travailler chez les Drinkwater telle quelle, bien sûr, mais je détestais commencer ma journée de travail sans avoir pris de douche et m'être maquillée.

Je n'aime pas les failles dans ma routine. Mon travail repose sur la ponctualité. Deux heures et demie chez les Drinkwater, un petit intervalle d'un quart d'heure,

puis une autre maison ; c'est mon quotidien et ma source de revenus.

Body Time se trouve dans une zone quelque peu isolée sur la bretelle périphérique qui contourne Shakespear, et qui permet un accès plus rapide depuis le sud jusqu'à Montrose. La salle de Marshall est pourvue d'un large parking en gravier et d'une baie vitrée sur la façade, recouverte de stores vénitiens que l'on baisse à 18 heures en hiver et à 16 heures en été. Il y avait déjà une voiture sur le parking, une Camaro cabossée. Je m'attendis à voir un mordu de sport en train d'attendre, impatient, sur le siège avant, mais la voiture était vide. Je la dépassai en jetant un regard hâtif à l'habitacle ordonné. Ça ne m'apprit rien. Je haussai les épaules et traversai le parking, le gravier crissant sous mes pas, sous la lumière pâle et froide des premières heures du matin ; dans ma poche, je cherchai à tâtons les clés de Marshall. Tandis que je les séparais pour trouver celle portant l'étiquette PE pour la porte d'entrée, une autre voiture vint se garer à côté de la mienne. Bobo Winthrop, dix-huit ans et bourré d'hormones, émergea de sa Jeep tout équipée.

Je fais le ménage chez la mère de Bobo, Beanie. J'ai toujours aimé Bobo, en dépit du fait qu'il soit très beau, suffisamment intelligent pour s'en sortir et obtenir quoi que ce soit, y compris ce qu'il n'avait jamais exprimé vouloir posséder. D'une manière ou d'une autre, Bobo s'était frayé un chemin dans les bonnes grâces de Marshall, probablement en travaillant à des horaires aussi exigeants que ceux de Marshall lui-même. Quand Bobo avait décidé de commencer la faculté à Montrose, Marshall avait finalement accepté d'engager le garçon quelques heures par semaine à la salle.

Puisque Bobo ne manque pas d'argent, il ne peut être motivé, selon moi, que par la possibilité de reluquer des femmes d'âges variés en tenues moulantes et de voir ses amis qui, naturellement, possèdent tous une carte d'adhérent chez Body Time.

Bobo était en train de passer la main dans ses beaux cheveux ébouriffés pour les recoiffer. D'une voix assez faible, il lança :

— Qu'est-ce que tu fais, Lily ?

— J'essaie de trouver la bonne clé, répondis-je avec une certaine tension dans la voix.

— C'est celle-là.

D'un long doigt rattaché à une énorme main, Bobo tapota une clé autour du trousseau. Puis il bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Merci.

J'enfonçai la clé dans la serrure, mais, ce faisant, je sentis la porte bouger légèrement.

— Elle est ouverte, dis-je vivement.

J'étais vraiment mal à l'aise, désormais. La base de ma nuque se mit à me picoter.

— Del est déjà là. C'est sa voiture, dit calmement Bobo. Mais il est censé fermer la porte quand il est ici tout seul. Marshall ne va pas être content.

L'obscurité dans la grande salle était assez prononcée. Les volets étaient toujours fermés, et toutes les lumières éteintes.

— Il doit être dans la cabine UV, dit Bobo en continuant d'avancer dans la salle tandis que j'allumais d'une main le panneau central des lumières.

Je tendis l'autre main vers le téléphone qui était en train de sonner.

— Body Time, annonçai-je d'une voix brusque en jetant des regards vifs autour de moi.

Quelque chose sentait mauvais.

— J'ai réussi à avoir Bobo après ton départ, dit Marshall d'une voix faible. Il peut rester, Lily. Je ne veux pas que tu manques le travail. Oups... je dois...

Il raccrocha brusquement.

J'avais failli dire à Marshall que quelque chose clochait. Mais ç'aurait été inutile de l'inquiéter tant que je n'avais pas découvert ce qui amenait la peau de ma nuque à frémir.

Je n'avais actionné que le panneau central des lumières et les extrémités de la pièce étaient toujours plongées dans le noir. Bobo avait commencé à allumer et à ouvrir les portes à l'arrière du bâtiment. J'étais donc seule quand je remarquai l'homme allongé sur le banc dans le coin gauche de la pièce le plus éloigné.

Avec cet haltère en travers du cou, pas un instant je ne crus qu'il était simplement endormi. Ses bras pendaient curieusement et ses jambes étaient affaissées de chaque côté du banc. Quelque chose clochait. Beaucoup de choses clochaient.

Je tâtonnai pour trouver l'interrupteur derrière moi en essayant de ne pas quitter la silhouette immobile des yeux, quand Bobo fit son apparition dans le couloir qui menait au bureau de Marshall, aux cabines UV, et aux classes de karaté et d'aérobic.

— Hé, Lily, tu aimes le Natural Morning Zap Tea ? Je n'ai pas vu Del, mais il y a son sac dans le bureau de Marshall...

Mes doigts trouvèrent enfin l'interrupteur qui allumait le côté gauche de la pièce et, tandis que Bobo tournait les yeux dans la direction que suivait mon regard, je l'actionnai.

— Oh, merde, dit Bobo.

Nous regardâmes tous les deux ce qui était étendu sur le banc. Soudain, nous n'y voyions que trop clairement.

Bobo se glissa vivement derrière moi et regarda par-dessus ma tête. Il posa les mains sur mes épaules, plus pour me tenir bien fermement entre « ça » et lui que pour me rassurer.

— Oh... merde, répéta-t-il en déglutissant d'un air malade.

À cet instant précis, Bobo retrouva brutalement le côté « petit garçon » de ses dix-huit ans.

J'avais déjà affronté deux mâles nauséux et il n'était même pas 7 heures du matin.

— Il faut que j'aille vérifier, déclarai-je. Si tu comptes vomir, va dehors.

— Vérifier quoi ? On peut pas être plus mort ! dit Bobo, me clouant fermement sur place de ses énormes mains.

— Tu penses que c'est qui ? Del ?

J'étais peut-être en train de retarder l'échéance.

— Ouais, d'après les vêtements, c'est ce que M. Packard portait hier soir.

— Tu l'as laissé ici tout seul ? demandai-je en commençant à m'approcher du corps étendu sur le banc.

— Il travaillait ses pectoraux quand je suis parti. Il avait sa propre clé pour fermer derrière lui, Marshall m'a dit qu'il était d'accord ! Et M. Packard a dit qu'il attendait son binôme, déclara Bobo sur un ton défensif. J'avais un rendez-vous et c'était l'heure de la fermeture.

Sa voix se durcit et il s'énerma quand il prit conscience qu'il allait devoir se justifier d'avoir laissé Del seul dans la salle. Mais au moins, il ne semblait plus avoir la nausée.

Je ralliai enfin le coin de la pièce. Le trajet avait été long. Avant d'atteindre mon but, je pris une profonde inspiration, retins mon souffle et me penchai pour

vérifier le poignet de Del. Je n'avais jamais touché Del de son vivant, et je n'en avais pas plus envie maintenant qu'il était mort, mais s'il y avait la moindre chance qu'il reste une étincelle de vie...

Sa peau semblait étrange, caoutchouteuse, ou peut-être était-ce divagation de ma part. Mais l'odeur, elle, n'était pas le fruit de mon imagination, pas plus que l'absence de pouls. Pour m'en assurer, je plaçai ma grosse montre sous les narines de Del. Elles portaient des traces de sang séché. Je me mordis violemment la lèvre et me forçai à rester immobile un instant. Quand je retirai mon bras, la surface de la montre était propre. Je me surpris à reculer de deux pas, comme s'il avait été irrévérencieux ou risqué de tourner le dos au pauvre Del Packard. Je n'avais pas peur de lui quand il était encore possible de lui parler. C'était absurde d'être nerveuse en sa présence maintenant. Mais je dus me le répéter plusieurs fois.

Je décrochai de nouveau le téléphone et composai un numéro. Je relevai les yeux vers Bobo tout en écoutant la tonalité. Il observait le corps avec une fascination horrifiée. Peut-être était-ce le premier cadavre qu'il voyait. Je tendis le bras et tapotai le dos de sa grande main posée sur le comptoir. Il la retourna et me serra les doigts.

— Hum, hum, gronda une voix profonde à l'autre bout du fil.

— Claude, dis-je.

— Lily, répondit-il d'un ton chaleureux et détendu.

— Je suis chez Body Time.

Je lui laissai une minute pour qu'il percute.

— D'accord, reprit-il avec prudence.

J'entendis le grincement des ressorts tandis que le policier se redressait dans son lit.

Peut-être que si j'y allais pas à pas, ce ne serait pas si terrible ? Je jetai un coup d'œil à la silhouette immobile sur le banc.

Aucun moyen d'atténuer ceci. Je me jetai donc à l'eau.

— Del Packard est ici, et il s'est fait... écraser, déclarai-je.

Je parvins à être à l'heure pour mon premier ménage, mais je portais toujours ma tenue d'entraînement et je n'étais toujours pas maquillée. J'étais donc mal à l'aise et me contentai d'un simple hochement de tête pour saluer Helen et Mel Drinkwater. Ce n'était pas non plus des gens très bavards et Helen n'aimait pas me regarder travailler ; elle aimait seulement voir le résultat. Elle n'avait cessé de m'adresser des regards sévères depuis le mois de septembre, quand j'avais été mêlée à une querelle notoire sur le parking du Burger Tycoon – mais elle n'avait rien dit et ne m'avait pas virée.

J'en avais déduit qu'elle avait cessé de s'inquiéter. Le plaisir que lui procurait une maison propre l'avait emporté sur ses craintes quant à ma personnalité.

Aujourd'hui, les Drinkwater sortirent par la porte de leur cuisine à vive allure et chacun se glissa dans sa voiture pour commencer sa journée de travail ; je fus alors en mesure d'entamer ma routine habituelle.

Helen Drinkwater ne souhaite pas un ménage complet de la maison, une demeure à un étage qui date du début du siècle. Elle ne me paie que pour deux heures et demie, ce qui me suffit pour changer les draps, nettoyer les salles de bains et la cuisine, faire la poussière, vider les poubelles et passer l'aspirateur. Je commence d'abord par remettre rapidement de l'ordre

pour faciliter la suite de mon travail. Les Drinkwater ne sont pas des gens désordonnés, mais leurs petits-enfants qui vivent en bas de la rue, eux, le sont nettement plus. Je fis un premier tour dans la maison afin de ramasser les jouets éparpillés et les ranger dans le panier qu'Helen a installé à cet effet à côté de la cheminée. Puis j'enfilai mes gants en caoutchouc et me dirigeai vers la salle de bains principale. Les Drinkwater n'ont aucun animal de compagnie et s'occupent eux-mêmes de leur linge et de la cuisine.

Quand j'enroulai de nouveau le cordon de l'aspirateur pour le ranger, la maison avait bien meilleure allure. J'empochai mon chèque sur le chemin de la sortie. Helen le laisse toujours sur le comptoir de la cuisine sous la salière, comme si un vent venu de l'intérieur risquait de le faire s'envoler. Cette fois-ci, elle y avait joint un mot : « *Il faudra qu'on vous prenne un mercredi pour faire les vitres du rez-de-chaussée* », disait l'écriture hérissée de pointes.

Je me réserve le mercredi matin pour les travaux inhabituels, comme aider quelqu'un à faire son ménage de printemps, nettoyer les vitres ou encore, à l'occasion, tondre une pelouse. Je jetai un coup d'œil au calendrier à côté du téléphone, choisis deux mercredis qui me convenaient et inscrivis les dates en bas du mot avec un point d'interrogation.

Je m'arrêtai à la banque pour déposer mon chèque avant de rentrer déjeuner chez moi. À mon arrivée, Claude était en train de remonter mon allée.

Le chef de la police, Claude Friedrich, habite dans les appartements de Shakespeare Garden, juste à côté de chez moi. Ma petite maison est située légèrement en contrebas par rapport aux appartements et séparée du parking des résidents par une haute clôture. Alors que je déverrouillais ma porte d'entrée, je sentis la

grande main de Claude me caresser l'épaule. Il aime bien me toucher, mais je l'ai dissuadé d'espérer quoi que ce soit de plus intime entre nous ; ses gestes doivent donc toujours s'en tenir à la franche camaraderie.

— Comment ça s'est passé après mon départ ? demandai-je en traversant mon salon pour me rendre dans la cuisine.

Claude était juste derrière moi et, quand je me retournai pour le regarder, il m'enlaça de ses bras. Je sentis le chatouillis de sa moustache quand il fit glisser ses lèvres sur ma joue pour viser une cible plus prometteuse. Claude était un bon ami, mais il voulait aussi être mon amant.

— Claude, lâche-moi.

— Lily, quand est-ce que tu vas me laisser passer la nuit ici ? demanda-t-il tranquillement, sans supplier, sans le moindre gémissement dans la voix, car Claude n'est pas du genre à supplier ou à gémir.

Je me tournai vivement pour faire face au réfrigérateur. Je sentis les muscles de mon cou et de mes épaules se crispier. Je me forçai à rester immobile. Claude laissa retomber ses mains. Je sortis quelques restes et ouvris lentement la porte du micro-ondes, tentant de ne pas trahir mon agitation par des gestes saccadés.

Tandis que le four vrombissait, je pivotai de nouveau en direction de Claude et levai les yeux vers son visage. Claude a environ quarante-cinq ans, une dizaine d'années de plus que moi, des cheveux bruns grisonnants et un bronzage permanent. Après des années passées à travailler dans les zones sombres de Little Rock et à explorer les recoins obscurs du cœur humain, Claude a quelques rides, des rides profondes et décisives, et un calme écrasant qui lui permet certainement de garder la tête froide.

— Est-ce que tu as envie de moi ? me demanda-t-il.

Je détestais être acculée. Et il n’y avait pas de réponse simple à cette question.

Il me caressa tendrement les cheveux.

— Claude...

J’adorais prononcer son nom, si disgracieux qu’il soit. J’avais envie de poser mes mains de chaque côté de son visage et de lui rendre son baiser. Je voulais qu’il sorte et ne revienne jamais. Je voulais qu’il n’ait pas envie de moi. L’avoir comme ami m’avait plu.

— Tu sais que j’aime mener ma propre vie, voilà ce que je lui répondis.

— C’est Sedaka ?

Oh, *bon sang*. Je détestais ça. Marshall et moi nous fréquentions et couchions ensemble depuis des mois. Sous le regard insistant de Claude, je sentis mes muscles se crispier progressivement. Sans en être vraiment consciente, je glissai ma main sous le col de mon sweat-shirt et touchai mes cicatrices.

— Arrête, Lily, dit Claude d’une voix douce mais très ferme. Je sais ce qui t’est arrivé, et j’ai beaucoup d’admiration pour toi et le fait que tu arrives à vivre avec. Si tu tiens à Sedaka, je ne dirai plus jamais rien. Mais de mon point de vue, toi et moi, nous avons passé beaucoup de bons moments ensemble, et j’aimerais une extension.

— Et des droits exclusifs ? répliquai-je avec un regard assuré.

Jamais Claude ne partagerait une femme.

— Et des droits exclusifs, admit-il calmement. Jusqu’à ce qu’on voie si ça marche.

— Je vais y réfléchir, me forçai-je à dire. Maintenant, à table. Je dois retourner au travail.

Claude m’observa un long moment avant de hocher la tête. Il sortit le thé du réfrigérateur et nous servit un

verre chacun. Il ajouta du sucre dans le sien et mit la table. Je posai un bol de fruits entre nous deux, du pain et une planche à découper pour le pain de viande réchauffé. Nous mangeâmes en silence et ce n'était pas pour me déplaire. Tandis que Claude se coupait une pomme en morceaux et que j'épluchais une banane, il rompit ce silence confortable.

— On a envoyé le corps de Del Packard à Little Rock, me dit-il.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

J'étais ravie de ce changement de sujet.

— Difficile de dire ce qui a pu se passer, gronda-t-il.

Il avait une voix incroyablement réconfortante, comme le tonnerre qui roule dans le lointain.

— Eh bien, il a lâché la barre sur son cou... ce n'est pas ça ?

Je n'étais pas particulièrement amie avec Del, mais l'idée de le voir lutter pour remonter la barre et échouer, délaissé, était difficilement supportable.

— Pourquoi était-il là-bas tout seul, Lily ? Sedaka était tellement malade que je n'ai rien compris de ce qu'il m'a dit.

— Del s'entraînait pour le championnat de Marvel Gym, à Little Rock.

— Ah... l'affiche, c'est ça ?

Je hochai la tête. Scotchée sur l'un des principaux miroirs qui tapissaient les murs de Body Time, une affiche donnait les détails de l'événement et montrait une photo des vainqueurs de l'année précédente.

— Del y a participé l'année dernière, dans la catégorie poids moyen, en débutant. Il a fini deuxième.

— C'est un bon résultat ?

— Pour un bodybuilder débutant, plutôt pas mal. Del n'avait jamais fait de compétition avant de décrocher cette deuxième place au Marvel Gym. S'il avait

gagné cette année – et Marshall pensait qu’il avait ses chances –, Del aurait pu enchaîner les compétitions jusqu’à s’inscrire aux championnats nationaux.

Claude secoua sa large tête, stupéfait à cette perspective.

— Est-ce qu’ils posent comme dans le concours de Miss Amérique ?

— Oui, mais il aurait porté beaucoup moins de tissu. Un monokini, un genre de combi moulante customisée. Et il se serait épilé intégralement...

Claude sembla légèrement dégoûté.

— Je me suis posé la question, justement, à ce propos. Je m’en étais aperçu.

— Il aurait accentué son bronzage. Et il se serait enduit tout le corps d’huile pour la compétition.

Claude haussa les sourcils d’un air interrogateur.

— Je ne sais pas ce qu’ils utilisent, ajoutai-je.

Je commençais à me lasser de cette conversation.

Mais Claude fit une sorte de moulinet de la main qui signifiait : « Développe. »

— Tu as une série de poses à prendre, pour mettre en valeur certains muscles.

Je me levai pour lui faire une démonstration. Je me tournai un peu par rapport à lui, serrai les poings, voûtai les bras en créant une courbe tout en muscles. Je l’observai d’un œil vide avec un petit sourire qui disait : « Regarde à quel point mon corps t’est supérieur. Tu voudrais être comme moi, hein ? »

Claude fit une moue.

— Quel est l’intérêt ?

— Le même qu’un concours de beauté, Claude, répondis-je en reprenant ma place. Sauf qu’on se concentre sur le développement musculaire.

— J’ai vu l’affiche avec les vainqueurs de l’année dernière. Cette femme ne ressemblait à rien de ce que

j'avais pu voir jusqu'alors, déclara Claude en plissant le nez.

— Marshall voulait que je m'inscrive.

— Tu ferais ça ? s'exclama-t-il, horrifié. Cette nana avait l'air d'un petit mec avec de gros biscoteaux et des nichons flanqués par-dessus !

Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas envie de passer tout mon temps à m'entraîner. Il faut des mois pour se préparer à une compétition. En plus, il faudrait que je cache mes cicatrices, ce qui me semble impossible. Mais c'est ce que Del voulait faire, s'entraîner et participer à la compétition. Développer son potentiel au maximum, disons.

J'avais vu Del observer l'un de ses muscles pendant cinq bonnes minutes, absorbé par son propre reflet, sans tenir compte des autres personnes présentes au club.

— Je pense que j'aurais réussi à soulever le poids qu'il avait mis sur la barre, déclara Claude d'un ton pensif.

Il rinça les assiettes et les rangea dans le lave-vaisselle.

— Il y avait 132 kilos.

Je me dis que Claude était en train de flatter son ego, mais je me gardai bien de l'exprimer à haute voix. Ce dernier semblait avoir un corps convenable, sauf qu'il ne faisait pas d'exercice, et ce depuis que je le connaissais.

— On ne peut pas vraiment comparer le bodybuilding à une compétition d'haltérophilie, précisai-je. Pour s'entraîner à une compétition, certaines personnes utilisent des poids un peu plus légers et font beaucoup de séries, plutôt que des poids vraiment lourds et peu de séries. C'était probablement le poids maximum pour Del.

— Des séries ? répéta prudemment Claude.
— Des séries d'exercices.
— Est-ce qu'il aurait soulevé autant à lui tout seul ?
Del n'était pas si costaud...

— C'est ce que je ne comprends pas, admis-je en lançant mes New Balance. Del faisait tellement attention à lui ! Il n'aurait pas pris le risque de se froisser un muscle ou de se blesser si peu de temps avant la compétition. Il avait sûrement un binôme. Il a dit à Bobo qu'il attendait quelqu'un.

— Qu'est-ce que c'est, un binôme ? demanda Claude.

— Un entraîneur, un copain, expliquai-je, et définir un terme qui m'était si familier me rappela que j'avais oublié l'époque où je ne le connaissais pas non plus. Un partenaire d'entraînement. Si tu n'as pas de binôme, tu es obligé de demander à quelqu'un qui s'entraîne au club...

Je compris, en voyant Claude froncer les sourcils, que je manquais de précision.

— C'est quelqu'un qui reste à côté de toi le temps que tu fasses la partie la plus difficile de ton entraînement. Cette personne est là pour jouer le rôle de filet de sécurité : elle te tend les poids, ou la barre, te la reprend quand tu as fini ta série, t'encourage et t'attrape les poignets si elle voit que tu commences à faiblir.

— Pour ne pas laisser tomber les poids sur toi.

— Exactement. Et pour t'aider à faire les derniers mouvements nécessaires pour finir ta série.

— Exemple ?

— Si je faisais des vingt et que c'était ma capacité maximum ou presque, je m'allongerais sur le banc en tenant les haltères, le binôme se mettrait debout ou à genoux à côté de ma tête et, au moment de soulever les

poids, si mes bras se mettaient à trembler, il m'attraperait les poignets pour m'aider à les stabiliser.

— Des vingt ?

— Des haltères de vingt kilos. Certaines personnes s'entraînent en soulevant la barre et en ajoutant des poids, d'autres utilisent des haltères de poids différents. Il se trouve que je préfère les haltères. Del aimait la barre. Il pensait obtenir un meilleur développement de la poitrine.

Claude me regarda d'un air pensif.

— Tu es en train de me dire que tu peux soulever quarante kilos avec tes mains ?

— Non, répondis-je, surprise.

Claude sembla soulagé.

— Je peux en soulever cinquante, cinquante-cinq.

— Toi !

— Bien sûr.

— C'est pas énorme, ça ? Pour une femme ?

— À Shakespeare, si, admis-je. Mais dans la salle d'une grande ville, probablement pas. Il doit y avoir une plus grosse équipe de coachs de muscu.

— Alors un homme qui s'entraîne sérieusement, combien serait-il capable de soulever ?

— Un homme de la carrure de Del, de 1,78 mètre, 79 kilos ? Après un entraînement intense, j'imagine qu'il peut soulever peut-être 150 kilos, plus ou moins. Tu vois donc que la puissance n'était pas le seul objectif de Del, même s'il était déjà très fort. Il voulait atteindre un développement musculaire exceptionnel, pour l'allure. Moi, je veux seulement être forte.

— Hmm, fit Claude en réfléchissant à la différence. Alors tu connaissais Del ?

— Bien sûr. Je le voyais presque tous les matins chez Body Time. Nous n'étions pas particulièrement amis.



9975

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACK PRINT CPI (Barcelone)
le 16 avril 2012

Dépôt légal : avril 2012
EAN 9782290090381

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion